

constants, grâce à ses actes marqués du double sceau de la Religion et du patriotisme, nous lui devons déjà de nombreux colléges. Les magnifiques établissements de charité, que le génie bienfaisant de notre vénérable Evêque a répandus sur toute la surface de son Diocèse, attestent mieux que les paroles les plus éloquentes, que la Religion seule peut consoler et soulager les misères humaines; qu'elle seule, est à même de rendre une mère à l'orphelin, un fils à la vieillesse infirme; d'élever un toit protecteur où peut se réhabiliter encore la vierge déchue, mais repentante. Monument digne de figurer à côté de ce que notre ville avait de plus important.

Ce Cabinet de Lecture est, je le répète, une institution éminemment utile et bienfaisante.

C'est ici même que la jeunesse laborieuse viendra puiser à bonne source, les connaissances variées qui font le citoyen, dans la plus large acception du mot. C'est ici, que les enfants du pauvre, apprenant leurs devoirs envers Dieu et la société, sauront devenir, plus tard, des hommes vertueux et utiles. L'instruction qu'ils acquerront en parcourant de bons livres, surtout ceux qui ont trait à notre histoire, et qui dépeignent si bien les vertus sociales, les mœurs douces et pures de nos ancêtres, les remplira d'une noble émulation, les relèvera à leurs propres yeux, et ils comprendront qu'ils doivent marcher sur les traces de leurs pères.

Au nombre de ces livres que ne saurait trop apprécier la jeunesse Canadienne, qu'on me permette de citer Charles Guérin. C'est un roman, mais un de ces romans qui méritent une place honorable dans les rayons de la bibliothèque paroissiale. L'éditeur de ce charmant livre accompagne sa publication de quelques observations, dont je m'empresse de vous faire part, car je les considère comme une justification de ce que mes avancées sur un certain genre de romans, pourraient paraître avoir de trop hardi, en même temps qu'elles renferment une remarque judicieuse sur le caractère de notre population.

«Ceux, dit-il, qui chercheront dans Charles Guérin un de ces drames terribles et pantelais, comme Eugène Sue et Frédéric Soulié en ont écrit, seront bien complètement désappointés. C'est simplement l'histoire d'une famille Canadienne contemporaine, que l'auteur s'est efforcé d'écrire, prenant pour point de départ, un principe tout opposé à celui que l'on s'était mis en tête de faire prévaloir, il y a quelques années : *le beau, c'est le laid*. C'est à peine, s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage : pour bien dire, le fonds du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs et quelques dissertations politiques. De cela, cependant, il ne faudra peut-être pas autant blâmer l'auteur que nos Canadiens, qui tuent ou empoisonnent assez rarement leur femme, ou le mari de quelque autre femme; qui se suicident le moins qu'ils peuvent, et qui en général, mènent depuis deux ou trois générations, une vie assez paisible et dénuée d'aventures, auprès de l'Eglise de leur paroisse, au bord du grand fleuve ou de quelques uns de ses nombreux et pittoresques tributaires.»

Combien y a-t-il de peintres de mœurs qui puissent en dire autant de leurs contemporains? Or quelle est la raison de cette différence tout à l'avantage des Canadiens? C'est qu'ici, plus que partout ailleurs, l'instruction et le sentiment religieux, ces deux grands appuis de la morale, ont toujours marché de pair; et que ces puissants moteurs, aident l'homme à tendre vers son perfectionnement, en se rapprochant chaque jour davantage de son Créateur.

Sachons le bien, c'est par le moyen d'institutions comme le Cabinet de Lecture, qui parlent à la fois à notre intelligence, de la Religion et de l'Industrie, des intérêts spirituels et temporels, qu'il est possible de rendre le peuple meilleur. C'est ici que ce peuple viendra développer ce sentiment de Nationalité si profondément gravé dans le cœur de nos pères. C'est en fréquentant cette Bibliothèque, c'est en se nourrissant des livres qu'elle contient, que notre jeunesse deviendra laborieuse, et acquerra cette confiance en sa force, qui fait seule les grandes nations. On ne mesure pas les peuples à la taille. Quand Romulus traça l'enceinte de Rome, Rémus sauta à pieds joints par-dessus ses fossés. Et cependant Rome conquit depuis le monde entier par la puissance de ses armées, comme elle le gouvernera toujours par la Croix.

Hier, nous étions à peine cent mille, aujourd'hui nous voilà près d'un million. Hier, nous avions à peine quelques écoles, aujourd'hui le sol de notre Patrie en est couvert, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Chaque jour voit surgir une institution nouvelle, et l'Europe commence à s'apercevoir qu'un peuple, qu'elle ignorait encore, vient de briser ses langes, et qu'il est prêt à réclamer sa place au banquet des nations.

Que nos prêtres continuent donc l'œuvre qu'ils ont si bien commencée et que tous les citoyens d'un âge mûr, exercent chacun dans sa sphère leur influence sur la jeunesse, pour lui inculquer la force et le courage nécessaires à l'accomplissement des grands devoirs qu'elle est appelée à remplir.

Qu'il se forme entre notre digne Clergé et la partie saine de notre population une alliance étroite et patriotique, dans le but d'accélérer notre avancement national et politique. Lorsque ces deux grands éléments de puissance sociale agiront ensemble, notre belle Patrie marchera rapidement vers des destinées glorieuses, et les mânes de nos ancêtres qui ont succombé en défendant notre Nationalité, tressailleront dans leurs tombeaux, quand ils entendront la brise du St. Laurent leur murmurer ces mots :

«Les institutions, la langue et les lois du Canada sont respectées au loin.»

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA CONTESSÉ DE COLMAR.

I

Pensez-vous quelquefois, chers enfants, à remercier Dieu de tout le bien-être qui vous entoure; de cette maman, qui veille nuit et jour sur vous; de ce papa si bon qui vous fait faire de si belles promenades et vous raconte de si jolies histoires?

Il y a tant d'orphelins!!!

Vous en connaissez peut-être, et peut-être aussi y en a-t-il parmi vous qui me lisez, quelques-uns qui n'ont plus les baisers de leur mère ni les caresses paternelles; mais ils ont au moins quelque parent, quelque ami qui veille sur eux, qui les protège et qui les aime. — Pensez au pauvre enfant orphelin dont la misère est le seul compagnon, et qui, après une journée de travail et de fatigue, ne trouve aucune main aimée pour essuyer son front en sueur, n'entend aucune voix compatissante le plaindre et l'encourager. Il en est pourtant ainsi d'un grand nombre. Quand vous aurez lu ce que je vais vous raconter; vous pen-